

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Danielle Laurin, Nicole Houde, Sofia Benyahia

Yvon Paré

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2011). Compte rendu de [Danielle Laurin, Nicole Houde, Sofia Benyahia]. *Lettres québécoises*, (142), 33–34.

☆☆☆☆

Danielle Laurin, *Promets-moi que tu reviendras vivant*,
Montréal, Libre Expression, 2010, 200 p., 24,95 \$.

Journalistes de guerre : pourquoi ?

Danielle Laurin, dans *Promets-moi que tu reviendras vivant*, tente de cerner ces journalistes qui « couvrent les conflits » un peu partout dans le monde.

Tous les jours, l'actualité nous offre des images de ces affrontements qui secouent la planète. Des scènes percutantes ou encore des reportages qui saisissent. Il y a eu la Bosnie, l'Irak, le Rwanda et maintenant l'Afghanistan, l'Égypte et la Tunisie. Les massacres et les affrontements jalonnent l'histoire de l'humanité.

Quelques journalistes emboîtent le pas aux soldats, tentent de montrer ce que vivent les populations dans ces pays en guerre. Pour un reportage de quelques minutes, une poignée d'images, ils mettent leur vie en danger. Plusieurs sont blessés, d'autres, tués. Certains sont capturés et détenus en otage pendant des semaines.

Nous oublions souvent que ces hommes et ces femmes ont des conjoints et des enfants. Ils abandonnent tout pour chasser les nouvelles qui feront les manchettes une journée ou deux. Le spectateur un peu gavé, indifférent, regarde le tout sans s'émuouvoir. Mais qu'en est-il de ceux qui restent au pays et qui surveillent les bulletins d'information en se mordant les lèvres.

Je suis pleine de questions, pleine de doutes. Pleine de rage. J'ai envie de me jeter sur toi, de te rouer de coups, de te mordre jusqu'au sang. J'ai envie de pleurer, envie que tu me prennes dans tes bras. Je voudrais te caresser la joue. Tout ça en même temps. (p. 10)

Danielle Laurin vit avec l'un de ces détresseurs de guerre qui risquent leur vie pour informer. Elle tente de comprendre ce qui l'excite dans ce métier, pourquoi il est prêt à tout pour être là où la mort marque chaque seconde.

Rencontres

Elle a questionné Florence Aubenas, Roger Auque, François Bugingo, Michel Cormier, Sara Daniel, Pierre Foglia, Céline Galipeau, Anne Nivat et bien d'autres. Des noms connus de ceux qui suivent l'actualité. Ils sont quasi des familiers.



DANIELLE LAURIN

Ils ont vu des massacres, des bombardements et des corps mutilés. Pourtant, s'ils peuvent décrire les manœuvres des militaires sur le terrain, ils demeurent silencieux avec leurs proches, refoulant leurs émotions et leurs peurs. Ils deviennent peu à peu un inconnu pour l'épouse et les enfants.

C'est insensé ce que je fais là. Et je le fais pourtant. Je cherche qui tu es, qui est l'étranger qui partage ma vie, à travers ces reporters qui risquent leur vie dans la guerre. (p. 37)

Pourquoi mettre sa vie en danger? Pour être là où ça se passe, témoigner, changer les choses... Certains militent, d'autres se contentent d'être un regard malgré la mort qui frappe partout.

Changer le monde, venir à bout de la violence, mettre fin à la guerre, ce n'est pas le rôle des travailleurs humanitaires. Pas plus que ce n'est le rôle des journalistes qui, d'ailleurs, sont là pour témoigner, raconter ce qu'ils voient.

Danielle Laurin cerne ces kamikazes sans pour autant réussir à apaiser ses peurs et ses colères. Ces journalistes vont là où la vie et la mort se tiennent par la main. Ils reviennent perturbés, incapables souvent de s'adapter à un monde qu'ils trouvent futile. Tout comme les militaires qui vivent difficilement leur retour après une mission de combat.

Un récit touchant, juste et tellement senti. Un témoignage exceptionnel.

☆☆☆☆

Nicole Houde, *Bancs publics*, Montréal,
Plaine lune, 2010, 132 p., 20,95 \$.

Nicole Houde, nouveau visage

Nicole Houde, dans *Bancs publics*, présente Pierrot le chat, Jean-Eudes, un ami trop tôt parti, Paul-Émile, l'inventeur de « la machine à reconforter » et sa mère qui a atteint « le bout de son âge ».



L'écrivaine jongle avec la théorie de l'évolution des espèces, certaines idées de Karl Marx, la théorie du Big Bang et s'infiltré dans le jardin d'Éden où les pommiers « du Bien et du Mal, de la Connaissance et de la Putréfaction » trahissent les secrets. M^{me} Houde convoque sa Majesté le vent et les chats volants, les fées et les mages. Il n'en faut pas plus pour croire à la révolution ou à l'évolution...

Des moments aussi où l'imaginaire cède devant la réflexion. Un banc au Jardin botanique de Montréal, un arbre perdu dans ses fleurs, un étang, des papillons et il est alors possible d'oublier la respiration difficile et le pas plus lourd.



NICOLE HOUDE

Il suffit de s'abandonner entre les rires et la réflexion pour saisir une autre facette de cette écrivaine incomparable. Un bonheur.

Le lecteur qui fréquente cette écrivaine reconnaît des thèmes qui marquent une œuvre romanesque très dense. Le passé surgit entre deux gestes, deux mots, un sourire ou un éclat de rire. Les disparus tournent sur la pointe des pieds et chuchotent à l'oreille des vivants.

À cet instant, tu n'es plus seule sur la route. Tu sens sa présence. Il arrive parfois que des cailloux nous racontent une histoire et déposent le souffle chaud d'une ombre au creux de nos mains. (p. 124)

Gravité

Même en s'amusant, Nicole Houde ne s'éloigne guère de la gravité qui leste ses ouvrages.

La mort, la vie et tous ces liens ténus qui nous rattachent aux autres; il s'agit parfois d'un chapeau, d'une rose, d'un chat ou d'une rivière. Variations d'une partition musicale puisque le langage est, parmi ces liens, le plus fondamental. (p. 46)

Des surprises comme toujours, des bonheurs à lire et à relire.

La terre demeure l'ultime interlocutrice de nos conversations. Nous faisons semblant de ne pas l'entendre. Elle réplique en nous donnant de la neige, du soleil, des ancolies et des éperviers. Quand nous l'avons suffisamment rendue abstraite, la terre nous regarde avec les yeux d'un homme ou ceux d'un chat. (p. 17)

Il suffit d'une phrase et M^{me} Houde fait prendre conscience que respirer est un miracle.

Comme chaque être humain, je suis une histoire contenant beaucoup d'hiers et une foule de personnages; les miens se frottent l'âme contre l'épais pelage d'un chat musicien. Il s'appelle Pierrot à cause des clairs de lune. Je lui parle de mon père, né et mort d'une soif sans bon sens, je lui parle de ma mère couchée dans une nuit dont elle ne reviendra pas. (p. 32)

Nicole Houde a l'art d'aborder les choses les plus amusantes et les plus graves avec des images qui figent. Il suffit de s'abandonner entre les rires et la réflexion pour saisir une autre facette de cette écrivaine incomparable. Un bonheur.



Sofia Benyahia, *Contes pour mon père*, Montréal, Leméac, 2010, 128 p., 13,95 \$.

Glissade dans l'imaginaire

Un miroir fracassé en mille morceaux que *Contes pour mon père* de Sofia Benyahia. Des personnages étranges, des histoires plus ou moins vraisemblables, une belle glissade dans l'imaginaire.

«Fais-moi un livre», tu as dit. Maman ne veut pas que j'écrive sur elle. Quoi écrire? Qu'écrit-on à son père? Pourquoi pas ma vie d'oreille, ici, au Québec, un peu comme si tu y vivais toi-même? J'aurais préféré inventer une histoire de toutes pièces, mais les gens parlent et l'oreille aussi est un sexe. (p. 12)

Le lecteur croisera des femmes, des hommes et des enfants qui «sont tous un peu moi», prévient-elle.

Ils vont et viennent d'un espace à l'autre, surgissent du pays d'origine et vivent au Québec de maintenant. C'est ainsi quand on a voulu bousculer sa vie et voir le bout du monde. Une partie de soi reste dans le pays d'origine et l'autre doit s'adapter plus ou moins au pays choisi.

Confidences

Il y a le café, la rue, les rêves à la maison. Une manière de flâner dans ses souvenirs avant de glisser dans l'imaginaire. Parce que le parcours d'un immigrant est peut-être cette obligation de tout réinventer. Du moins, il faut vouloir saisir son rêve pour tout quitter et s'installer dans un pays où l'on perd à peu près tous ses repères.

Écrire est faire don de soi sans être étranger à tout, partout, depuis toujours, parmi les siens, à soi-même étranger. L'exil est un leurre, une fureur à température ambiante, une lassitude en jupe espagnole. (p. 122)

Sofia Benyahia prend plaisir à faire éclater le langage, découd le récit, nous entraîne dans un album étrange où il faut renoncer aux questions. Tout peut arriver et tout arrive. Même une exploration des formes littéraires.

Théâtre, portraits, dialogues et monologues. C'est souvent étrange, dur, parfois tendre, cru la plupart du temps. L'écrivaine aime bousculer les choses. Elle s'envole, multiplie les pirouettes, se risque sur le fil tendu au risque de culbuter.

Le témoignage d'une femme qui se fait une nouvelle vie au Québec, même si la terre de son enfance, celle de son père et de ses souvenirs, ne s'efface jamais.

Un livre de fragments qui gravitent tels les électrons autour d'un noyau. Des moments touchants parfois, étonnants, déboussolants et étranges à souhait. 

